

José Luis ABELLÁN.- *La idea de América, Origen y evolución.*- Madrid, Iberoamericana, Vervuert, 2009.- 298 p.

La réédition de ce grand classique d'histoire des idées est une initiative intéressante. Elle permet de se replonger dans des débats intellectuels qui, s'ils n'ont plus réellement cours aujourd'hui, ne sont pas pour autant sans intérêt. C'est ainsi l'occasion de renouer avec des réflexions qui restent, en Espagne et en Amérique latine en particulier, très présentes et très prisées parmi toute une fraction non négligeable du monde intellectuel et universitaire. Quelle est en effet la question que se pose l'auteur ? Son propos est de reconstruire la généalogie d'un concept, celui d'Amérique. Dans le même temps, il s'agit aussi pour lui d'en reconstituer le contenu, les étapes et les transformations depuis cinq cents ans. S'inscrivant très clairement dans le prolongement de la pensée des grands philosophes espagnols, tel J. Ortega y Gasset, c'est en réalité une réflexion sur la contribution de la culture et de l'être espagnols à la construction de ce vaste continent. En ce sens, comme son illustre prédécesseur et ses héritiers, sur les deux rives de l'Atlantique – qu'il s'agisse de José Vasconcelos,

de José Gaos ou encore de Leopoldo Zea – il s'efforce de renouer les fils d'une histoire intellectuelle commune en recherchant les fondements hispaniques de l'identité latino-américaine.

La thèse qu'il défend dans ce livre peut se résumer en ces termes : l'Amérique, comme unité continentale, est un produit par excellence hispanique dans la mesure où la culture espagnole serait, selon lui, particulièrement apte à construire des synthèses et réaliser des intégrations. C'est la raison pour laquelle, toujours selon l'auteur, les penseurs ibéro-américains, à la différence des théoriciens de culture anglo-saxonne, ont toujours « pensé » le continent comme un tout alors que les seconds le conçoivent comme fondamentalement duel. On comprend donc que ce livre, publié une première fois en 1972, revient sur le vieux débat des contributions respectives, ibériques et anglo-saxonnes, à la construction du continent américain. Vieux débat s'il en est, puisqu'il remonte en fait à l'invention de la « Légende noire » relayée ultérieurement par les philosophes des Lumières puis par la pensée libérale, scientiste et positiviste du XIXe siècle. Malgré leur ancienneté, ces questions restent cependant aujourd'hui encore d'actualité, d'autant que le contexte nouveau de la mondialisation incite à les repenser et à les reformuler. De fait, aujourd'hui, les limites qui permettaient de distinguer les deux Amériques, autrefois claires, ont tendance à se brouiller. Le Mexique, étroitement rattaché aux Etats-Unis d'Amérique et à leur excroissance canadienne, semble participer de plus en plus de cette Amérique du « Nord », à laquelle d'ailleurs le renvoie de fait une bonne partie de sa géographie... Aux Etats-Unis mêmes, la montée en puissance des Hispaniques remet en cause, chaque jour un peu plus, sa dimension anglo-saxonne et protestante pour préparer probablement, à terme, la prépondérance des premiers. Enfin, l'affirmation d'une troisième Amérique, celle d'origine africaine, dont la présence et surtout la visibilité dépassent ce découpage duel hérité de l'histoire coloniale et postcoloniale, vient troubler un tête-à-tête pluriséculaire. Dans les Antilles, sur les côtes Caraïbes et celles du Golfe du Mexique, ce sont de nouvelles solidarités, ou à tout le moins des proximités qui émergent, indépendamment de la culture héritée du colonisateur, qu'il ait été Français, Hollandais, Anglais, Espagnol ou Portugais. Dans un tel contexte qui tend à rebattre les cartes distribuées par les divers processus coloniaux, il n'est pas inutile de revisiter ces questions en s'efforçant de faire le lien entre la pensée d'hier et les situations d'aujourd'hui. C'est précisément ce défi que tente de relever l'auteur en retravaillant son ouvrage de manière à introduire, au fil d'une structure qui reste, elle, globalement inchangée, une réflexion qui prend en compte les données des vingt-cinq dernières années du XXe siècle et de la première décennie du suivant.

Dans cette perspective, certains des passages de l'ouvrage, ne semblent pas pouvoir être relus sans susciter un certain scepticisme. Ne serait-ce, par exemple, que la reprise de la vieille affirmation de R. Levene relative au fait que, « juridiquement », les Indes espagnoles n'étaient pas des colonies. Ou encore, dans le même chapitre relatif à « La identidad hispanoamericana », l'affirmation selon laquelle « las causas de la independencia hispanoamericana [...] están dentro de la tradición española » (p. 81). Dans les deux cas, c'est faire fi de toute une bibliographie qui, depuis plus de trente ans, montre comment l'héritage politique et juridique hispanique médiéval se trouve profondément renouvelé

par la construction d'un véritable « Etat colonial » en phase avec son époque. De même, si les processus d'indépendance ont recours, de toute évidence et tout spécialement dans un premier temps, à des formes politiques traditionnelles – à commencer par celle de la souveraineté déposée par les sujets entre les mains du monarque légitime –, la pénétration des idées nouvelles, pour faire vite « libérale » et expression des Lumières, relayées notamment par les Cortès de Cadix mais pas exclusivement, y a une place de plus en plus grande. C'est donc bien la non historicisation de telles affirmations qui semble aujourd'hui leur principale faiblesse. Elles n'en peuvent pas moins être lues, par des lecteurs avertis, comme autant de « moments historiographiques » témoignant des débats qui, au cours du XXe siècle, ont agité la corporation des historiens américanistes.

Par contre, la plupart des nouveaux chapitres, plus en prise avec les réalités contemporaines de l'Amérique latine, sont autant d'opportunités de confronter la thèse de l'auteur dans un contexte qui a profondément changé. Tel est bien le cas à partir du chapitre 11 qui suppose une déclinaison de sa thèse par ensembles géopolitiques composant le sous-continent. L'étude du sentiment de l'autochtonie, initialement abordée dans un seul chapitre pour l'ensemble de l'Amérique ibérique, l'est maintenant dans trois chapitres successifs. C'est dire que l'auteur peut ainsi approfondir sa réflexion en démultipliant les exemples et les études d'œuvres littéraires qui alimentent son raisonnement. Pour le Mexique, c'est l'œuvre d'Octavio Paz qui sert de fil conducteur ; pour l'Amérique centrale, s'il convoque quelques auteurs qui ne surprennent pas – Rubén Darío, Cardoza y Aragón, Abelardo Bonilla – on lui sait gré de mobiliser aussi des auteurs plus contemporains, à commencer par le poète E. Cardenal ou encore A. Rosales Rodríguez ; enfin pour l'espace caraïbe, il s'appuie de la même manière sur des auteurs contemporains, comme Luis Rafael Sánchez ou R. Marquéz. Si des affirmations de l'auteur sont parfois discutables car rapides – lire p. 172 que le Guatemala est « orgueilleux de son caractère métis » laisse perplexe pour qui connaît un tant soit peu les réalités guatémaltèques – elles offrent le plus souvent une réflexion intéressante sur la contribution des écrivains, des essayistes et plus largement des intellectuels latino-américains à la construction des identités nationales et plus particulièrement de ce qui « fait » l'Amérique latine.

En fidèle adepte de la théorie de J. Vasconcelos sur la grandeur du métissage latino-américain, on ne s'étonne pas de le voir convoquer, à juste titre sans doute, le cas du Brésil. On ne s'étonne pas non plus de voir sa réflexion se fonder sur l'œuvre de référence qui la première, dès les années 30, identifia le Brésil comme une nation métisse, à savoir celle de G. Freyre. Dans le même temps, l'auteur n'en souligne pas moins l'ampleur des réformes introduites sous la présidence de Lula à propos de la question raciale – à commencer par l'introduction d'une politique de quotas et de discrimination positive dans l'accès à certains services publics, comme l'Université, ou à certaines fonctions. Manière de souligner la fragilité de la thèse qui identifie, bien rapidement, le Brésil à un pays dans lequel la question raciale serait aujourd'hui résolue. Si les clivages raciaux n'y sont pas de même nature que dans l'Amérique anglo-saxonne, on est loin de la « démocratie raciale » qu'incarnerait une *seleção* multiraciale... Dans le même esprit, les réflexions de l'auteur sur ce qu'il qualifie

comme étant le « problème de l'indigénisme » ne sont pas non plus sans intérêt même si la question, par son importance aujourd'hui dans nombre de pays d'Amérique latine, méritait sans doute plus que les 6 pages qu'il y consacre. Mais il est vrai que cette question de l'indigénisme entre en contradiction avec sa propre thèse, à savoir la dimension métisse dont il fait l'une des clés de l'Amérique latine. De ce point de vue, il est symptomatique que le dernier chapitre de l'ouvrage soit une reprise, à peine modifiée, du dernier chapitre de la première édition. Son titre, « el "ser" de América » exprime bien la perspective de l'auteur : la puissance du métissage qui identifie l'Amérique ibérique tout en la différenciant de « l'autre Amérique », est pour lui l'expression de sa dimension proprement universelle. On ne peut nier, qu'en cette période où, mondialisation aidant, ce processus de métissage est plus que jamais à l'œuvre et pas seulement à l'échelle américaine, une telle interprétation de la réalité ibéro-américaine interpelle le lecteur par son actualité brûlante.

Michel BERTRAND

*Université de Toulouse*